

Le désir sous le Kalpataru, l'arbre-qui-exauce-les-désirs

par le Dr. Pradip Bhattacharya¹

traduit de l'Anglais par Gilles Schaufelberger

« C'est l'homme qui engendre la peine comme les étincelles montent vers le ciel », dit Job, et il ajoute: « non, la misère ne sourd pas de terre, la peine ne germe pas du sol. » En occident, une étude passionnante des racines de cette « peine » a été faite au XXème siècle par Eugène O'Neill dans *Le désir sous les ormes*. Mais, nous Indiens, sommes-nous conscients du portrait fascinant du *Désir sous le Kalpataru* (l'arbre-qui-exauce-les-désirs) que fait Vyāsa dans le *Mahābhārata* ? Un exposé aussi impitoyable des fragilités dont la chair hérite et qui couvrent tout l'éventail de l'existence humaine, n'a pas d'équivalent dans la littérature mondiale. En plus de l'extraordinaire virtuosité de Vyāsa, la perception de symboles dominants, comme celui de l'arbre-qui-exauce-les-désirs, s'impose graduellement au lecteur, stimulant les profondeurs les plus cachées de son subconscient, tandis qu'il parcourt les cent mille strophes de cette immense épopée; elle le fascine, l'oblige à revenir, encore et encore, au *Mahābhārata*.

Pour pouvoir apprécier la splendeur thématique de ce concept, il faut d'abord raconter l'histoire du *Kalpataru*, l'arbre-qui-exauce-les-désirs. Kṛṣṇa le décrit en détail au début du chapitre 15 de la *Gītā*: ses racines sont dans le ciel, et ses branches imprègnent le cosmos; dans la mythologie occidentale, il a pour équivalent le norse Yggdrasil. Le Pr. P. Lal a raconté cette parabole dans son introduction de *Learning about India* de Barbara Harrison et de *Vedanta pour l'Occident* de Christopher Isherwood.

Dans une pièce pleine d'enfants qui jouent, arrive le traditionnel « mama » (oncle maternel), celui qui « sait-tout-mieux ». Il leur dit de lever les yeux, de regarder par la fenêtre et d'observer le grand *kalpataru* au dehors. Il leur dit qu'ils devraient mettre de côté leurs jeux idiots et d'aller sous l'arbre qui leur donnera tout ce qu'ils désirent — de

¹ Pradip Bhattacharya, Calcutta, Inde. Secrétaire Général du Gouvernement du West Bengal, ancien membre du Conseil d'Administration de l'Indian Institute of Management, Calcutta, il fait partie du Comité Éditorial de son journal, *Journal of Human Values* et aussi du Conseil d'Administration de Webel Technologies Ltd. (une filiale d'Information Technology). Professionnellement membre du bureau de l'IAS (Indian Administrative Service), Pradip est titulaire d'une maîtrise de Lettres, Médaille d'or et d'argent et d'un Diplôme de troisième cycle cum laude de l'Université de Manchester, Docteur en médecine en Homeopathie, Pradip a publié 22 livres sur l'Administration Publique, la Mythologie Comparée, le Mahābhārata, l'Homeopathie, le Management et les Valeurs Humaines. Son dernier livre: *Direction et Pouvoir; Aperçus Éthiques*, Oxford University Press, 2001.

vraies choses. Les enfants se précipitent dehors, se placent sous les branches qui recouvrent tout, et demandent. Ils demandent ce que désirent les enfants: des jouets et des bonbons. L'arbre leur donne ce qu'ils désirent; Mais en même temps un bonus: l'exact contraire de leur désir, qui fait partie de celui-ci. Avec les jouets, l'ennui; avec les bonbons, le mal de ventre. Certains que quelque chose a dérapé dans leurs souhaits, ils demandent des jouets plus grands et des bonbons plus sucrés. L'arbre les exauce, avec aussi un ennui plus grand, et des maux de ventre plus violents. Le temps passe. Les enfants deviennent des jeunes hommes et des jeunes femmes. Leurs désirs changent avec l'âge. Maintenant, ils «savent mieux». Ils demandent richesse, renommée, pouvoir et sexe. Sans poser de questions, l'arbre exauce leurs désirs, mais leur donne aussi cupidité, insomnie, anxiété et frustration. Le temps passe. Ils deviennent vieux. Ils se rassemblent sous l'arbre. Un groupe dit que tout cela est illusion: ils sont des insensés, ils n'ont rien appris ! Un deuxième groupe est plus «sage» et décide de faire des souhaits plus pertinents à l'avenir: ils sont encore plus insensés, ils ont encore moins appris. Le troisième groupe, dégoûté de tout, demande à mourir. L'arbre exauce leur désir, et avec lui son contraire, la renaissance, et sous le même arbre. Car où quelqu'un peut-il mourir, ou renaître, sinon dans le cosmos ! Ce sont les plus fous de tous.

Pendant tout ce temps, un enfant était incapable de sortir de la pièce. Il était paralysé, et ses camarades le poussaient de côté quand ils se précipitaient vers l'arbre. Il était collé à la fenêtre, et observait se dérouler le *līlā* (le jeu) du Kalpataru. Il observait ses camarades formuler leurs souhaits, les obtenir avec leur contraire qui en fait partie, souffrir, et pourtant, irrésistiblement, continuer à formuler de nouveaux souhaits. Fasciné par ce jeu de souhaits accordés avec leur contraire, une vague de compassion pour ses camarades monta dans le cœur de ce garçon paralysé. Il en oublia de désirer quoi que ce soit, sans même s'apercevoir de cet oubli. Par cet instant de compassion spontanée, il avait coupé les racines de l'arbre cosmique avec l'épée du non-attachement, du *niṣkāma karma*. Lui seul est un homme libéré (*mukta puruṣa*).

Cette parabole du *Kalpataru*, dont les racines sont dans le ciel et dont les branches imprègnent le cosmos, est le symbole dominant qui englobe le *Mahābhārata*.

Pururavas, un monarque de la dynastie lunaire, est le premier de ceux qui, poussés par le désir, croient que ce monde est «comme la vache dont le lait satisfait tous les désirs (*Gītā*, 3, 10)». Il s'entiche de la nymphe céleste Urvaśī, et son désir de la posséder est satisfait. Mais, inévitablement, cette satisfaction est accompagnée par sa pénalité: perdre l'objet même de ses désirs. Dans l'agonie de cette perte, il devient fou. Ce n'est pas la première fois que le fruit du désir a apporté des ennuis à ce roi: Par avidité, Pururavas avait volé les biens de quelques brahmanes, et refusé de les rendre:

Comme la fumée couvre le feu,
Comme la poussière ternit le miroir,
Comme le ventre enveloppe l'embryon,
L'avidité détruit le jugement.
L'avidité est un feu intense,

Elle détruit le jugement,
Elle dupe le sage
Elle détruit l'âme
(*Gītā*, 3, 38-39)

Maudit par les brahmanes, il perdit sa richesse, l'exact contraire de ce qu'il voulait.

Le petit-fils de Pururavas, Nahuṣa, a été couronné roi des dieux, en l'absence d'Indra, mais il désire Śacī, la femme de celui-ci. En conséquence, il est maudit par les sages qu'il oblige à porter son palanquin, et il est transformé en python et rampe dans la poussière.

Le fils de Nahuṣa est Yayāti, l'exemple le plus fameux dans la mythologie mondiale de la luxure et de ses conséquences. Poussé par le désir, il possède Śarmiṣṭhā en secret et est frappé de sénilité. Ses propres enfants, les « fils de son cœur », qu'il a eu de Devayānī et de Śarmiṣṭhā, rejettent dédaigneusement sa demande angoissée d'assumer sa décrépitude afin qu'il puisse encore pour un certain temps jouir des plaisirs de la chair. Et même lorsque son vœu est satisfait, il découvre que le plaisir ne fait que consumer et ne satisfait pas. Plus tard, il désire le ciel et l'obtient, pour en tomber à cause de sa fierté démesurée de ses mérites. Yayāti est en fait l'archétype du désir et de ses conséquences, telles que les donne le cosmos, l'arbre-qui-exauce-les-désirs.

L'épouse de Yayāti, Devayānī, est elle-même un exemple révélateur de cette parabole. Obsédée par le désir de se venger de l'humiliation que lui a infligée Śarmiṣṭhā, elle atteint ses fins en en faisant sa servante. Désireuse de prouver que, bien que fille de brahmane, elle surclasse la fille du roi des Dānava, elle fait taire les objections qu'oppose Yayāti, peu enthousiaste, à un mariage intercaste et l'oblige à l'épouser. Peu après elle perd le mari qu'elle a choisi au profit de sa servante. De plus, non seulement elle n'a que deux fils de lui alors que Śarmiṣṭhā en a trois, mais aucun d'eux n'hérite du trône, bien qu'ils soient les aînés. C'est Pūru, le plus jeune, qui est choisi comme héritier par Yayāti, parce qu'il a bien voulu se dépouiller de sa jeunesse en faveur de son père. D'une manière semblable Devavrata (Bhīṣma) sacrifiera sa jeunesse aux appétits sexuels de son père.

Samvaraṇa naquit dans la même dynastie. Il est tellement ébloui par Tapatī, la fille de Sūrya (le soleil) qu'il néglige son royaume. De façon significative, comme ses descendants Śāmtanu et Pāṇḍu et son ancêtre Pururavas, il est étranglé par les anneaux du désir alors qu'il est engagé dans une partie de chasse: le désir marche main dans la main avec la colère et la cruauté.

Son corps brillait
Comme une flamme ardente.
Elle se tenait, belle aux yeux noirs
Au sommet de la colline,
Comme une statue,
Comme une fille en or.
La colline, les lianes,

Les buissons, tout brillait
De la beauté dorée
De cette fille en or
Elle avait piégé son esprit
Et ses yeux. Il se tenait
Paralysé, comme lié
Avec des cordes, comme inconscient.
(*Ādi Parvan*, 173, 26-28; 31)

C'est précisément ce que dit Kṛṣṇa dans la *Gītā*: le désir, tapi dans les sens, détruit le jugement comme une flamme dévorante. Quand Tapatī disparaît soudainement, Saṃvaraṇa est dans le même état que Pururavas privé d'Urvaśī .

Comme un homme ivre,
Il erra dans les bois.
... Le roi, fou d'amour,
Tomba sur le sol.

Les images que Saṃvaraṇa utilise en appelant Tapatī évoquent le feu brûlant, l'inconscience, la furie, la perte de contrôle — tous les signes caractéristiques associés à la folie que le désir semble infliger à ses victimes.

Puis, un messager à la terrible figure apparut,
Et il cria trois fois, à voix haute:
Perdu ! Perdu ! Perdu !
Et je tombai du Nandana.
(*Ādi Parvan*, 89, 17-20)

Saṃvaraṇa obtient ce qu'il désire au prix de son royaume. Ni lui, ni son descendant Śaṃtanu, ne semblent avoir tiré leçon de la vie tragique de leurs ancêtres.

Ironiquement, le nom de Śaṃtanu signifie: « l'enfant aux passions contrôlées »: il était né de parents âgés. Il semble avoir eu un penchant spécial pour des inconnues rencontrées au bord d'une rivière:

Il se tenait là
Transporté,
Tout son corps,
Frémissant.
Avec ces deux yeux,
Il buvait sa beauté
Et désirait
Boire encore.
(*Ādi Parvan*, 97, 28)

Fou d'amour à la vue de Gaṅgā (la rivière Gange) — qui avait délibérément sollicité son père Pratīpa et avait été poliment rejetée parce qu'elle n'appartenait pas à la même caste — il accepte sans réfléchir toutes ses conditions pour la posséder:

Captivé par ses charmes,
Le roi ne voyait plus passer
Les mois, les saisons, les années.
Le seigneur des hommes la prenait quand il voulait.
(*Ādi Parvan*, 98, 11-12)

Le Kalpataru lui avait donné la jouissance sexuelle qu'il désirait avec tant de passion, comme Pururavas, Yayāti et Saṃvaraṇa. Mais en même temps, il avait dû accepter de voir sept de ses fils jetés à la rivière, l'un après l'autre, année après année, par Gaṅgā, l'objet même de sa violente passion. Nous pourrions dire:

La Belle Dame sans Merci
Te tient sous son emprise.

Dans sa vieillesse, « l'enfant aux passions contrôlées »: s'éprend d'une autre fille-de-la-rivière, Matsyagandhā (celle qui sent le poisson) qui, pour s'être donnée à lui, a été transformée par le sage Parāśara en Yojanagandhā (celle qui embaume des lieues à la ronde). Une fois de plus, Śāmtanu ne s'occupe ni de convenances, ni de statut, ni des droits du Prince Héritier Devavrata: il faut qu'il la possède.

Elle sentait bon,
Elle était belle.
Śāmtanu la vit
Et la désira ...
Le feu du désir
Ravagea son corps...
Le désir le rendit fou,
Il continua à penser
À la fille du pêcheur.

(*Ādi Parvan*, 100, 49; 56; 75)

Ces symptômes pourraient virtuellement être retrouvés dans l'état de Saṃvaraṇa après la disparition de Tapatī. Ce même feu du désir, tuant le discernement, obscurcissant le jugement, afflige à la fois Saṃvaraṇa et Śāmtanu. Dans les deux cas, c'est le royaume qui pâtit. Śāmtanu n'a rien appris de son expérience avec Gaṅgā: il meurt en laissant deux enfants, deux mauviettes qui meurent prématurément. L'aîné, Citrāṅgada, meurt sans s'être marié; le plus jeune, Vicitravīrya, est un autre cas de l'action: du Kalpataru sur les instances de Satyavatī (Yojanagandhā), la deuxième femme de Śāmtanu, Bhīṣma, le fils de celui-ci avec Gaṅgā, obtient non pas une, mais deux épouses pour son demi-frère. Ainsi, le futur de la dynastie semble assuré.

Les deux étaient grandes,
Des cheveux noirs ondulés,
Les ongles des pieds et des mains
En pointe, peints de rouge,
Les hanches rondes et pleines,

la poitrine large et gonflée.

Vicitravīrya, poussé

Par le désir, devint

Victime de sa passion.

(*Ādi Parvan*, 102, 65-66)

Il mourut après sept ans, sans descendance. La dynastie de Pururavas était à sa fin.

Qu'avait obtenu Satyavatī du Kalpataru ? Jeune fille, son plus ardent désir était de se débarrasser de son odeur de poisson. Cela lui fut accordé, au prix de sa virginité. Après sa rencontre avec Śāmtanu, son père (ou de son père adoptif, si nous acceptons la version selon laquelle le roi Uparicara Vasu de Cedi était son vrai père) désira devenir, grâce à elle, le souverain d'Hastinapura. Le Kalpataru le lui accorda au moyen de ce qui allait être considéré comme le plus terrifiant de tous les vœux: Devavrata devint Bhīṣma (celui qui a fait le vœu de célibat), de sorte que seuls les fils de Satyavatī pourraient succéder au trône de Śāmtanu. Celui-ci ne survécut pas longtemps à son second mariage et Satyavatī devint la Reine Mère, avec des enfants mineurs. Elle vit l'un d'eux tué dans une embuscade, l'autre mourir de phtisie, les deux sans descendance. Alors le roi des pêcheurs (dāśa) ainsi qu'elle-même, découvrent que le plus grand obstacle à la continuation de la dynastie de Śāmtanu est précisément ce vœu qu'ils avaient exigé de Bhīṣma pour s'assurer définitivement, grâce à leurs enfants, l'hégémonie sur Hastinapura. Bhīṣma refuse catégoriquement de rompre son vœu et d'assurer une descendance aux veuves en suivant la coutume du *niyoga* (lévirat).

Satyavatī, comme les gens rassemblés sous le Kalpataru de la fable, n'a rien appris de son expérience au sujet du désir et de ses conséquences. 'Avide de petits-enfants', elle convoque Vyāsa, le fils illégitime qu'elle a eu de Parāśara, et lui ordonne de pratiquer le *niyoga* sur Ambikā et Ambalikā. Vyāsa conseille qu'elles suivent un jeûne d'une année pour se purifier de la luxure dans laquelle elles se sont vautrées durant sept années avec leur mari. Mais Satyavatī ne peut pas attendre: elle amène ses belles-filles à croire que Bhīṣma viendra les rejoindre. Absolument pas préparées à l'aspect horrible et au corps malodorant de Vyāsa, elles donnent naissance à l'aveugle Dhṛtarāṣṭra et à Pāṇḍu au teint bilieux. Même alors, Satyavatī n'a rien appris: elle a voulu des petits-fils à tout prix, l'arbre a répondu à ses désirs, et en même temps, lui a donné des petits-fils incapable d'être rois convenables. Elle demande à Ambikā de rencontrer Vyāsa encore une fois. Ambikā la trompe et envoie à sa place une servante qui n'a ni peur ni dégoût et éprouve un profond respect pour le sage. Leur enfant est le vertueux Vidura, peut-être le seul vrai petit-fils de Satyavatī, né de son fils et d'une servante, de basse caste (śūdra) comme elle-même. C'est le seul à être né entier de corps et d'esprit, et il n'éprouve pas le besoin de se ruer sous le Kalpataru. Lui aussi, cependant, meurt sans descendance. Son autre fils, Pāṇḍu meurt, comme son père putatif Vicitravīrya, sans avoir pu avoir d'enfants.

Ainsi, au cours de sa vie, Satyavatī, avide de pouvoir et de descendance, voit mourir son mari, ses deux fils et un petit-fils. Un autre est aveugle, le dernier, de basse naissance ne peut devenir roi, bien qu'il soit le seul entièrement sain et vertueux (mais, si l'on suit

ce raisonnement, ses fils non plus n'auraient pas pu devenir rois, puisqu'elle était fille d'un pêcheur. D'où, probablement, la légende selon laquelle elle aurait été fille du roi de Cedi et d'une apsaras transformée en poisson).

Peut-être, après la mort de Pāṇḍu, l'arrivée des Pāṇḍava à la cour d'Hastinapura et la rivalité fraternelle qui s'en suivit, Satyavatī a pu réaliser ce qu'il en coûte de s'adresser au Kalpataru. Et c'est peut-être à cause de cela qu'elle obéit docilement à son fils Vyāsa quand il lui conseille de quitter la cour et de se retirer dans la forêt avec ses belles-filles.

Les années vertes de la terre
Sont passées.
Ne reste pas pour être témoin
Du suicide
De ta propre race.

Satyavatī et Kuntī, l'épouse de son petit-fils, se ressemblent sur différents points. Uparicara Vasu de Cedi fait élever sa première fille Matsyagandhā (Satyavatī) par un chef de pêcheurs. Prthā est la fille du roi Sūrasena des Vṛṣṇi. Celui-ci la donne à son cousin Kuntibhoja qui la renomme Kuntī. Satyavatī et Kuntī ont toutes deux un fils avant leur mariage. Dans les deux cas, ces descendants sont rejetés, et réapparaissent adultes: l'un d'eux est le sage Kṛṣṇa Dvaipāyana, Vyāsa, le noiraud de l'île; l'autre est Vasuṣena appelé aussi Karṇa, né avec une armure et des boucles d'oreille en or. Parāśara et Sūrya respectivement redonnent à Matsyagandhā et à Kuntī une virginité mise à mal pour les récompenser de s'être soumises volontairement à leur concupiscence. Cette virginité n'est pas seulement une propriété physique, mais une qualité morale qu'elles partagent avec Draupadī qui retrouve sa virginité chaque fois avant de partager la couche de l'un de ses cinq maris. En fait, elle montre un trait particulier que l'on retrouve loin dans le passé, chez les ancêtres de la famille où elle entre: Mahdavi, la fille de Yayāti possédait aussi ce don de recouvrer sa virginité, même après la naissance d'un enfant. Grâce à cela, Gālava la prêta à Haryāśva, Divodasa, Uśināra et Viśvāmitra pour payer sa guru-dakṣinā (offrande de fin d'étude offerte au maître par son élève)

On trouve le contraire de cette attitude chez des femmes comme Mādrī qui dépendent de ce que pensent les autres sans tenir compte de leurs propres opinions, qui agissent toujours comme la contrepartie féminine d'un homme et qui ne sont pas réalisées. La femme psychologiquement vierge n'est pas ainsi dépendante. Le Dr. Esther Hardy écrit dans *Women's Mysteries*, (Rider 1971): « En tant que vierge, elle n'est pas influencée par les considérations des femmes non vierges, qu'elles soient mariées ou non, et s'adapte avec opportunisme ... Ce qu'elle fait, elle le fait non par désir de plaire, non pour être aimée ou approuvée, même par elle-même, non par désir de s'imposer à quelqu'un d'autre, de susciter son intérêt ou son amour, mais parce que cela est juste. Elle peut agir de façon non conventionnelle. Elle est ce qu'elle est parce que c'est cela qu'elle est » (pp. 125-126). Une telle personnalité est totalement intégrée et autonome, elle se définit selon ses propres termes et ne dépend pas des autres pour trouver et remplir son rôle dans la vie.

En aucune manière, Kuntī n'est le type conventionnel de femme représenté par Mādrī. Durvāsas l'a trouvée digne de recevoir un charme puissant qui lui permettait de forcer même les dieux à répondre à son désir de descendance. C'est elle seule qui fournit à Pāṇḍu cinq fils adoptifs, ses fils et ceux de Mādrī, et les garde au milieu des politiques vénales de la cour des Kuru, jusqu'à ce qu'ils puissent se défendre seuls dans la vie.

Que demanda Kuntī à l'Arbre ? Son premier souhait est de tester l'efficacité du charme de Durvāsas. Ce désir est aussitôt exaucé, rapidement suivi de l'angoisse d'avoir à abandonner son enfant, puis, plus tard, de l'insoutenable douleur de devoir assister silencieuse à sa mort des mains de son quatrième fils. En abandonnant son premier né, elle ne ressemble pas seulement à sa grand-mère, Satyavatī, mais aussi à la première femme de son grand-père, Gaṅgā. Bien sûr, Pṛthā (Kuntī) a été elle-même rejetée par son père. Le second souhait de Kuntī est pour Pāṇḍu. Pāṇḍu est le seul dans la dynastie des Kuru à se rendre à un *svayamvara*, et là, Kuntī le choisit de préférence à tous les autres. Immédiatement après elle le perd au profit de Mādrī, amenée par Bhīṣma à Hastinapura au prix d'une dot élevée, selon la tradition des Kuru. Ainsi l'Arbre lui accorda Pāṇḍu, mais avec lui son contraire: l'angoisse de perdre l'objet de son désir au profit d'une autre et, en fin de compte, de le voir mourir dans les bras de cette autre.

Princesse des Bāhlikā (dit-elle à Mādrī)
Vous avez bien de la chance...
Je n'ai jamais eu le plaisir
De voir son visage radieux pendant l'amour.

Mādrī ne permet même pas à Kuntī d'accompagner son bien-aimé dans la mort. C'est elle qui s'immole sur le bûcher de Pāṇḍu.

Maintenant, le seul désir de Kuntī est d'établir ses fils comme souverains du royaume. Mais en même temps, elle doit se soumettre à une triple agonie: d'abord la mise en esclavage de ses fils et l'essai de dénuder sa belle-fille devant la cour; ensuite, leur exil dans la forêt pour treize ans; enfin, le meurtre de son premier-né, alors qu'il est sans défense, par son quatrième fils poussé par son neveu Kṛṣṇa, le seul en dehors d'elle-même et de son premier-né à connaître leur parenté. Quelle tragique ironie dans le fait que, en révélant à Karṇa à la veille de la bataille le secret de leur parenté, Kuntī faisait en sorte d'assurer la mort de Karna et la victoire de ses autres fils. Car, tandis qu'ils pensent combattre seulement pour tuer le fils du cocher qu'ils détestent, lui sait qu'il affronte ses demi-frères auxquels il a juré de ne pas faire de mal.

Kuntī désire que le mariage ne détruise pas l'unité des cinq frères. Elle cherche donc à s'assurer que Draupadī n'appartienne pas seulement à Arjuna qui l'a conquise. Le Kalpataru lui accorde cela également, avec comme conséquence que Draupadī, malgré ses cinq maris, est en fait *anathavat*, sans un mari pour la protéger des agressions de Duṣśāsana, Jayadratha, Kirmīra et Kīcaka. Aucun de ses cinq maris ne revient lui porter secours, encore moins reste à ses côtés quand elle meurt sur les pentes de l'Himālaya durant leur dernier voyage.

Comme Kuntī, le désir brûlant de Draupadī, depuis sa naissance dans le feu sacrificiel, est de régner sur le royaume et de venger ainsi l'humiliation subie par son père de la part des Kaurava. Il est intéressant de noter que, bien que ce soient les Pāṇḍava qui aient emprisonné Drupada à la demande de Droṇa, sa vengeance est dirigée contre le trône d'Hastinapura que sert Droṇa. C'est l'héritage d'une ancienne rivalité entre les Pāñcāla et les Kuru qui commença quand Saṃvaraṇa laissa son royaume sans défense dans sa poursuite éperdue de Tapatī. Drupada arrange le concours pour la main de Draupadī de telle manière que seul un archer de l'habileté d'Arjuna puisse vaincre, car il espère assouvir sa vengeance grâce à cette alliance.

L'interaction de Draupadī avec le Kalpataru est un spectacle captivant. Son désir de royaume est satisfait avec la création d'Indraprastha, un "miracle rare". En même temps, lui est accordé un premier avant-goût de revanche quand elle voit Duryodhana se débattre dans un bassin créé par magie. Mais les conséquences en sont terribles: premièrement, le royaume est perdu aux dés; ensuite elle-même est terriblement humiliée en public. Comme Satyavatī, Draupadī ne tire aucune leçon de ces expériences. Sa passion dominante reste la revanche, devenue un intense et torturant souhait personnel. Cela aussi lui est accordé, par personne d'autre que le Kalpataru lui-même, incarné dans la personne de Kṛṣṇa (comme il se décrit lui-même dans la Gītā). Elle obtient un champ de ruines sur lequel régner, sans un seul fils restant pour embellir sa vie.

Qu'en est-il du désir de Draupadī pour Arjuna — ce désir que Yudhiṣṭhira évoque froidement, sans un regard en arrière vers son corps mourant, allongé sur le sol, comme la cause de son incapacité à rejoindre le ciel avec sa forme corporelle ? Alors que c'était l tour d'Arjuna de vivre avec elle, il s'était exilé, un exil au cours duquel il n'avait eu aucun scrupule à céder à l'amoureuse Ulūpī, à courtiser Citrāṅgadā et à enlever Subhadṛā (cet enlèvement, seulement avec l'accord de Yudhiṣṭhira). Vyāsa ne nous dit pas si l'aîné des Pāṇḍava avait pris la peine d'en informer Draupadī. Cela lui plaisait peut-être qu'Arjuna ait aimé autre part, et surtout, qu'il ait contracté alliance avec le puissant clan de Kṛṣṇa. Ainsi, quand son bien-aimé revint à Indraprastha, ce fut avec Subhadṛā qu'il aimait. Ce grand archer avait conquis Draupadī, mais n'avait jamais été à elle. Même durant les treize années d'exil, elle avait été privée de sa compagnie: Yudhiṣṭhira l'avait envoyé chercher des armes célestes. Quand il revint, ce fut sous le déguisement d'un eunuque: il lui demanda seulement comment elle avait réussi à échapper aux griffes des hommes de main de Kīcaka qui l'avaient enlevée pour la brûler avec son corps. Jamais Bṛhannala (le nom qu'avait pris Arjuna alors qu'il était eunuque) n'avait levé la voix pour sa défense, ni dans la cour des Kaurava, ni dans celle de Virāṭa (où les Pāṇḍava vivaient incognito).

Les relations de Draupadī avec le Kalpataru remontent à sa naissance antérieure, comme Vyāsa le raconte à Drupada. Apparemment, elle s'était livrée à une ascèse sévère, et avait supplié Śiva de lui donner un mari. Dès ce souhait formulé, il avait été exaucé, mais avec un quintuple bonus, car, semble-t-il, elle avait dit "mari" cinq fois. Ainsi le cosmos répond-il à son intense désir, mais fournit aussi son contraire qui en fait partie, en le multipliant cinq fois.

Avoir cinq maris la rapproche de sa belle-mère Kuntī, qui a “connu” cinq hommes ou dieux: Sūrya, Pāṇḍu, Dharma, Vāyu et Indra. Elle est aussi, comme son arrière grand-mère, Satyavatī, née de parents inconnus et élevée par des parents adoptifs. Elles sont toutes deux renommées pour une odeur délicieuse émanant de leur corps sombre: Satyavatī est connue comme la noire (kāli) Yojanagandhā (dont le parfum s’étend sur une lieue); le teint de Draupadī-Kṛṣṇā est comme celui du lotus bleu, et le doux parfum de son corps s’étend sur un *krośa* (portée de la voix); toutes deux restent sans enfants; l’une (Satyavatī) construit la grande dynastie des Kaurava tandis que l’autre (Draupadī) la détruit. Aucune des deux ne semble avoir tiré aucune leçon de son expérience: formuler souhait après souhait sous le Kalpataru.

Les deux frères handicapés, Dhṛtarāṣṭra et Pāṇḍu, sont des exemples vivants du syndrome du Kalpataru. Pāṇḍu est l’un des rares dans l’épopée, avec son ancêtre Yayāti, à réaliser combien il s’est torturé lui-même: non content d’avoir été choisi par Kuntī, il épouse Mādrī et ses appétits impénitents le conduisent à une malédiction fatale. Nous avons en mémoire les vers inoubliables de Shakespeare décrivant le désir:

Is perjurd, murderous, bloody, full of blame,
Savage, extreme, rude, cruel, not to trust;
(Shakespeare, sonnet 129)

Parjure, meurtrier, sanglant, blâmable,
Sauvage, extrême, grossier, cruel, peu fiable;

Avec un malin plaisir, il tue une gazelle en train de s’accoupler. Il est maudit: il mourra lui-même quand il fera l’amour. Ainsi, son amour de la chasse est satisfait comme prévu, mais avec quelles tragiques conséquences. Il s’exclame amèrement:

Le sang noble est de peu de secours.
Trompé par la passion, le meilleur
Des hommes devient méchant
Et récolte le mal qu’il a semé.
Mon père était noble de naissance,
Son père était noble également.
La passion fut sa ruine, il mourut
Alors qu’il était jeune encore.
Et dans sa compagne passionnée
Je fus semé par Kṛṣṇa Dvaipāyana,
Et je suis victime de la chasse !
Mon esprit est rempli du désir de tuer.
(Ādi Parvan, 119, 2-5)

Manifestement, malgré toutes les louanges ancestrales chantées par les *sūta* et les *māgadha*, les descendants de Yayāti n’ont tiré aucune leçon ni de l’histoire de leurs ancêtres ni de leurs propres expériences déchirantes. C’est cette fatale attraction du désir,

dont on est conscient mais à laquelle on succombe délibérément, que Shakespeare a exprimée de manière si poignante:

Mad in pursuit and in possession so ...
A bliss in proof,—and prov'd, a very woe ...
All this the world well knows; yet none knows well
To shun the heaven that leads men to this hell.
(Shakespeare, sonnet 129)

Folie de le poursuivre, également de le posséder
Un délice à prouver, prouvé une calamité ...
Tout cela, le monde le sait, et pourtant personne ne le sait.
Dédaigner le ciel conduit les hommes à l'enfer

Pāṇḍu est peut-être l'exemple le plus clair des fins ultimes du désir. Ironiquement, quand au début Kuntī refuse d'accéder à sa requête d'enfants de remplacement, elle cite la légende de Vyūṣitāśva et Bhadrā, en disant:

Si forte était leur passion,
Ils y cédaient si souvent,
Qu'il fut bientôt victime
De consommation.
(*Ādi Parvan*, 121, 17=18)

Malgré cela, et bien que Pāṇḍu soit pleinement conscient de ses conséquences,

La passion l'emporta.
Il semblait qu'il était sur le point
De commettre un suicide.
D'abord, il perdit la raison,
Ensuite, aveuglé par la passion,
Il désira perdre la vie.
(*Ādi Parvan*, 125, 121-123)

La tragédie de ces rois de la dynastie lunaire, soumis au désir, c'est leur refus délibéré de tenir compte de l'agonie de générations de

Pâles rois, et pâles princes aussi,
Pâles guerriers, tous pâles comme la mort.

dont

Les lèvres affamées s'ouvraient grandes
Au crépuscule, pour d'horribles mises en garde.

Cet avertissement sinistre,

La Belle Dame sans Merci
Te tient en son pouvoir

bien que prononcé avec une urgence désespérée par Yayāti, et bien que ses conséquences se soient répétées de façon exemplaire dans les vies de Pururavas, Nahuṣa, Saṃvaraṇa, Śaṃtanu, Vicitravīrya et Pāṇḍu, resta lettre morte pour les générations affamées de leurs descendants.

Que cela confirme l'avertissement de Kṛṣṇa:

L'avidité est un feu violent.
Elle détruit le jugement,
Elle trompe le sage,
Elle se cache dans le cerveau,
L'intelligence et les sens.
Elle détruit l'âme
Par son travail de sape.

En premier, contrôle tes sens.

(*Gītā*, 3, 39-41)

En ce qui concerne Dhṛtarāṣṭra, son envie intense de devenir roi — ce qu'il considère comme son droit, puisqu'il est l'aîné — est dûment satisfait, mais au prix du sacrifice de toute sa descendance. Il survit, pour faire l'expérience des fruits de ce désir après l'holocauste du Kurukṣetra. Il exprime sa détresse à Saṃjaya dans ses lamentations:

Mes propres fils étaient irréfléchis: ils ne m'aimaient pas, parce que j'étais vieux et aveugle. Je les supportais parce que je les aimais, parce que ma situation était misérable. J'étais un vieux père gâteau pour un fils dont la folie croissait chaque jour.

(*Ādi Parvan*, 1, 143)

Aucun des deux frères ne tire une leçon de ses expériences du désir et de ses fruits. Et il en va de même pour l'inhabituel duo Duryodhana-Karṇa.

Le cas de Duryodhana est si évident qu'il n'est pas besoin de le développer. Dans le cas de Karṇa cependant, il est facile de passer à côté des plus fines nuances du jeu d'ombre et de lumière des myriades de feuilles du Kalpataru et de ses innombrables branches en réponse à ses désirs intenses. Karṇa est l'égoïste sublime, s'estimant égal à Bhīṣma. Son désir dévorant de statut social est satisfait presque miraculeusement dans l'arène du tournoi, mais Karṇa a-t-il jamais rempli les fonctions d'un roi à Aṅga ? Sa royauté n'est-elle que de nom ? Son désir d'acquérir une suprématie dans le maniement des armes est également satisfaite, mais en même temps une malédiction: sa précieuse maîtrise l'abandonnera quand il en aura le plus besoin. C'est peut-être Karṇa qui fait l'expérience, de la façon la plus directe possible, ce que veut dire désirer quelque chose. Il en reçoit le fruit presque immédiatement. L'obtention triomphale d'une arme infaillible que lui donne Indra en échange de l'abandon cuisant de l'armure avec laquelle il est né s'avère inutile: il ne pourra pas s'en servir contre Arjuna. L'intense désir de Karṇa d'être reconnu est satisfait quand il découvre qu'il n'est pas seulement royal, mais demi-dieu. Mais à quel prix ? Il ne peut jamais partager le bonheur de la famille avec ses frères et

doit supporter leurs piques incessantes et leur mépris pour le fils du cocher. Mais, plus que tout, le constant désir de découvrir qui il est vraiment devient la cause de sa destruction. Cette connaissance apporte dans son sillage la promesse de ne pas tuer ses frères, avec la conséquence inévitable qu'il mourra de leurs mains. Et ainsi, nous assistons au spectacle déchirant de l'aîné des fils de Kuntī désarmé, tué par son quatrième fils sur l'ordre de son neveu.

Peut-être, c'est Kuntī seule qui apprend quelque chose au sujet du jeu du Kalpataru. Chacun de ses trois choix majeurs lui permet d'endurcir son âme: appeler Sūrya; choisir Pāṇḍu; insister pour que ses fils se partagent Draupadī. Il faut noter sa gêne chaque fois que Pāṇḍu lui dit avec quel dieu elle doit coucher. Elle ne peut pas choisir. La seule fois où elle a pu choisir, elle a dû abandonner le fruit de cette union, Karṇa. Et quand elle passe ses pouvoirs à Mādrī, Pāṇḍu n'impose pas de directive semblable à sa seconde épouse. Mādrī est libre de choisir ! C'est probablement parce qu'elle a réalisé la nature inexorable du désir et de ses conséquences que Kuntī, après la guerre, refuse de rester auprès de ses fils en tant que Reine-Mère. Elle insiste pour suivre Dhṛtarāṣṭra et Gāndhārī dans la forêt. Contrairement à Satyavatī, ces trois-là ont été témoins du suicide de leur descendance. Kuntī a cinq fils, mais pas un seul petit-fils et plus de mari. Gāndhārī et Draupadī ont encore leur mari, mais plus rien d'autre. Kuntī a retenu la leçon. C'est pourquoi Iravati Karve dans *Yuganta* imagine que Kuntī dit à Dhṛtarāṣṭra et à Gāndhārī qu'au lieu d'essayer d'échapper à l'incendie de forêt, ils devaient marcher vers lui en lui ouvrant les bras comme à un libérateur de ce monde cruel où nous respirons avec peine, auquel nous sommes liés

Sur une roue de feu que nos propres larmes
Brûlent, comme du plomb fondu.

Qu'en est-il de Gāndhārī ? Unie à un mari aveugle, elle espérait donner le jour au premier descendant des Kuru. De fait, elle conçut la première, mais garda son embryon pendant deux ans. Kuntī avait déjà donné naissance à Yudhiṣṭhira, et était enceinte de Bhīma. Vyāsa avait satisfait le désir de Gāndhārī de devenir mère, mais celui-ci fut suivi de son contraire: ses fils devinrent méchants, arrogants et désobéissants. Duryodhana refusa devant la cour son ordre d'accepter les propositions de paix de Kṛṣṇa. Si Draupadī, malgré ses cinq maris, n'a plus de mari, Gāndhārī, malgré ses cent fils, n'a plus de fils, comme sa grand-mère Satyavatī qui, bien qu'ayant deux fils, se retrouve sans fils. Dans les deux cas, l'ambition de devenir Reine-Mère n'est satisfaite que pour voir le doux bénéfice d'une couronne terrestre se transformer dans les cendres amères de la désillusion.

L'image peut-être la plus frappante du désir et de l'attachement, dans sa forme la plus intense et la plus complexe, est, après celle de Yayāti, celle de Gaṅgādatta-Devavrata-Bhīṣma. Bhīṣma et Kṛṣṇa sont deux colosses emplissant l'univers du *Mahābhārata*, l'un comme le plus puissant rempart d'un âge qui ne veut pas disparaître, l'autre comme le héraut d'une nouvelle époque. Le désir le plus cher de Bhīṣma — et en cela, il fait comme Pūru vis-à-vis de Yayāti — est de voir son père heureux, un père qu'il

n'a pas connu à sa naissance, un père qui a vu sans rien dire Gaṅgā jeter dans la rivière sept de ses enfants, un père auquel sa mère le remet quand il a dix ans, avant de disparaître. Pour satisfaire le désir de son père, Devavrata sacrifie non seulement l'héritage paternel, mais aussi son droit personnel à se marier et son droit de recevoir à sa mort les offrandes de sa descendance. Mais, en plus de cela, il sacrifie aussi le but supérieur, le but suprême, le bien-être du royaume et de son peuple, qui est la raison même du nom de rājā, quelqu'un qui œuvre au bien général, pas seulement à celui de son père. L'Arbre satisfait son désir. Śaṁtanu est fou de joie. Il accorde à son fils ce qui peut sembler une faveur, mais qui est en fait une malédiction: la faculté de tenir la mort à distance et de répondre à son appel seulement quand il le veut. Est-ce une faveur de n'être pas seulement témoin du suicide de sa race, comme Kuntī et Gāndhārī, mais d'y participer activement, en combattant du côté qu'il sait être le mauvais et contre ceux qu'il aime et qu'il sait être dans leur bon droit. Les remords de sa conscience s'accumulaient durant des décades ou il assistait silencieusement à l'empoisonnement de Bhīma, à l'incendie de la maison de laque, à la triche durant la partie de dés, à l'arrachement des vêtements de Draupadī, à l'exil des Pāṇḍava — toutes ces piqûres de scorpion, sont-elles symbolisées par le lit de flèches sur lequel il veut se torturer lui-même, comme pour expier son inaction, jusqu'à ce que l'holocauste soit accompli et le suicide de la dynastie complet ?

Bhīṣma est aussi responsable d'avoir agi inconsidérément en se faisant l'instrument de sa belle-mère dans son désir insensé de petits-enfants. Au lieu de trouver une femme pour son fils, il enlève les trois filles du roi de Kāśī. En agissant ainsi, il satisfait son désir d'établir la suprématie d'Hastinapura sur tous les rois. Mais aussi, il sème la graine de sa propre destruction en suscitant la fureur de la femme méprisée — Ambā. Si fort est son attachement à son vœu — son changement de nom pour Bhīṣma (terrible) montre bien que les deux, l'homme et le vœu, sont uns, soudés ensemble par un lien indestructible — qu'il l'arme contre toutes les obligations humaines. Dans son égoïsme intense, il détruit les vies des trois princesses de Kāśī. Sa volonté de plaire à son père semble s'être transformée en une volonté farouche de se plaire à lui-même. Il devient le Sublime Égoïste de l'épopée. Les fruits de son désir poussent au Kurukṣetra, dans un borbier de sang, de sueur et de débris, jonché de crânes et d'os brisés. Le Kalpataru lui a donné ce qu'il désirait: son vœu reste inviolé, mais cela valait-il dix-huit armées et d'un monde privé de jeunes, peuplé de veuves et d'enfants, résonnant des gémissements des femmes et éclairé par les flammes charbonneuses d'innombrables bûchers funéraires ?

Entre Bhīṣma et Kṛṣṇa, un étrange parallèle existe. Ils sont tous les deux le huitième enfant et le seul fils survivant de leurs parents. Chacun d'eux est le leader incontesté des partis opposés dans cette querelle fratricide. Tous deux sont renommés non seulement comme guerriers, mais comme hommes d'état et maîtres dans les Écritures. Vyāsa décrit deux moments sublimes dans lesquels ces partisans similaires mais opposés de deux dharma, de deux âges, se rencontrent. La première fois durant le sacrifice royal (rājasūya) de Yudhiṣṭhira, où Bhīṣma explique pourquoi les rites d'hospitalité (arghya) doivent être offerts à Kṛṣṇa parce qu'il est le plus éminent de tous les hôtes présents; la seconde sur le

champ de bataille où Kṛṣṇa, furieux contre Arjuna qui n'a pas su arrêter le massacre implacable de l'armée par Bhīṣma, rompt son vœu et se précipite sur ce dernier pour le tuer. Avec des paroles d'une exquise beauté, Bhīṣma se réjouit de recevoir la mort des mains de Kṛṣṇa. Mais cela ne lui est pas accordé. Le fruit de son désir c'est d'être tué par Sikhaṇḍin qu'il sait être Ambā réincarnée. Mais le point important est que Kṛṣṇa n'hésite pas à rompre son vœu de ne pas combattre quand il faut sauver des vies. C'est par là qu'il diffère complètement de Bhīṣma esclave de son vœu et de son dharma mal compris de loyauté à Dhṛtarāṣṭra. Contrairement à Bhīṣma, Kṛṣṇa n'hésite jamais à combattre la cruauté, que ce soit chez ses amis et parents (Kaṃsa, Śiśupāla, Śatadhanva) ou chez des étrangers.

Kṛṣṇa semble avoir eu deux désirs principaux: rassembler différents clans, Vṛṣṇi, Andhaka, Bhoja, Yādava, Kukura, etc, pour former un seul peuple à Dvārakā, à l'abri des déprédations et des ambitions impérialistes de Magadha et de Hastinapura. Cela lui fut accordé. En contrepartie, il assista à la destruction de ses amis et parents dans une orgie de violence insensée causée par l'ivresse. Il participa lui-même à cette folie destructrice.

Son second désir, incluant le premier, était l'établissement d'un empire fondé sur le dharma, la vertu, la disparition des petits royaumes belliqueux, tous rangés sous la bannière d'un seul souverain d'une impeccable droiture. Cela lui fut aussi accordé. Mais que resta-t-il comme sujets à Dharmarāja (Yudhiṣṭhira) pour qu'il règne sur eux ? Un champ de cendres parcouru de millions de veuves en deuil ! Le Livre des Femmes (*Strī Parvan*) est un commentaire impitoyable sur les résultats du désir de Kṛṣṇa, prononcé par Gāndhārī sur le Kurukṣetra, avec des paroles incroyablement émouvantes.

Regarde, Kṛṣṇa ! Ici Duryodhana, le chef de onze armées, gît ensanglanté, embrassant sa massue. Son épouse et la mère de Lakṣmana sont couchées sur sa poitrine. Mes belles-filles, privées d'époux et de fils, parcourent le champ de bataille, les cheveux dénoués. Regarde ! regarde ! Ici la jeune femme de mon Vikarṇa essaye désespérément d'écarter les vautours avides de chair humaine, mais n'y arrive pas. Les chacals ont dévoré la moitié de la figure de mon Durmukha. Keśava (Kṛṣṇa) regarde ! Cet Abhimanyu que l'on disait être plus vaillant que toi ou qu'Arjuna, même lui est mort, et se jeune femme Uttarā, folle de douleur, se lamente: "Oh, héros, tu es mort juste six mois après notre mariage !" Hélas, la femme de Karṇa est tombée inconsciente sur le sol, car les chacals dépècent le corps de Jayadratha, le roi des Sauvīra, et ma fille Duḥśalā cherche à se donner la mort en injuriant les Pāṇḍava. Oh ! Oh ! Regarde ! Duḥśalā ne trouve pas la tête coupée de son époux et court de ça et de là comme une folle à sa recherche. Regarde, Kṛṣṇa ! Śakuni est couvert de vautours, et même cette âme mauvaise ira au ciel, car il est mort au combat.

Comment finit Kṛṣṇa ? Une mort de héros, tué dans un duel épique par un adversaire à la vaillance supérieure ? Pas du tout. Quittant Dvārakā remplie de femmes et d'enfants gémissants, il voit mourir son frère aîné, Balarāma. Il s'étend sous un arbre et meurt d'une blessure au pied que lui inflige la flèche d'un misérable chasseur primitif, un

niṣadha, même pas un guerrier chassant. Voilà ce qu'il reçoit du Kalpataru avec la satisfaction de ses deux désirs !

Voici donc la description du "Désir sous le Kalpataru": ce désir, s'il est puissant, est satisfait, mais apporte dans son sillage le prix à payer qui, le plus souvent, l'emporte sur la satisfaction éprouvée à vois son désir satisfait. D'une certaine manière, il ressemble beaucoup au diable dans la bouteille de Stevenson. C'est Yayāti qui résume cela en mots d'une simplicité trompeuse qui vont droit au but:

Le désir ne cesse jamais,
Le désir croît quand on le nourrit
Comme les flammes du sacrifice,
Quand elles lèchent le beurre fondu.
Devenir le seul maître des champs
De riz du monde, des champs de blé,
Des pierres précieuses, du bétail, des femmes...
Cela n'est toujours pas assez.
Rejette le désir.
Cette maladie tue. Le méchant
Ne peut pas s'en défaire, la vieillesse
Ne peut l'atténuer. Le vrai bonheur,
C'est de le contrôler.

(*Ādi Parvan*, 85, 12-14)

Cette expérience du Yayāti de Vyāsa se retrouve chez le grand poète épique de l'Occident, John Milton:

Ceux qui, naïvement, croient dissiper
Leurs appétits par la luxure, au lieu du fruit escompté,
Ils mâchent des cendres amères.

C'est là l'expérience existentielle qui imprègne le *Mahābhārata* et que Vyāsa, le poète oriental, voit comme le résultat de la fascination des hommes pour le Kalpataru. Vyāsa, dans la *Gītā* (15, 1-3), met dans la bouche de Kṛṣṇa une merveilleuse description de ce symbole:

On fait mention d'un figuier cosmique,
Dont les racines sont dans le ciel
Et dont les feuilles sont les Veda.
Celui qui connaît ce figuier
Connaît les Veda.
Ses branches arrivent en haut et en bas,
Ses fleurs sont les objets des sens;
Sous le sol fleurissent d'autres racines
Donnant naissance à l'action.
Tu ne peux voir sa forme réelle,

Ni sa fin, ni sa naissance, ni son existence.

Abat ce figuier avec le non-attachement.

N.B. Les extraits du *Mahābhārata* et de la *Gītā* sont tirés de la transcription de P. Lal (Writers Workshop, Calcutta, 1969).

[retour](#)